


<https://www.laurentbloch.net/BlogLB/Liberte-un-film-de-Tony-Gatlif>



Pour une vie libre et fière, à tout prix :

Liberté, un film de Tony Gatlif

- Cinéma, spectacles, musique, expositions -

Date de mise en ligne : lundi 1er mars 2010

Copyright © Blog de Laurent Bloch - Tous droits réservés

En vertu d'un décret signé en avril 1940 par Albert Lebrun, président de la République, qui plaçait les Tsiganes [1] sous surveillance de la police et de la gendarmerie et interdisait leur vie nomade, la République française, dès le printemps 1940, arrêta et enferma dans des camps de concentration des Tsiganes, sans aucune justification. Le régime de Vichy continua et accentua cette répression arbitraire qui pour beaucoup finit par la déportation et la mort.

Une trentaine de camps de concentration pour les Tsiganes (pas toujours exclusivement) s'ouvrirent sur le territoire français, le principal fut sans doute celui de [Montreuil-Bellay](#), près de Saumur, dont Jacques Sigot a écrit l'histoire dans son livre *Ces barbelés oubliés par l'histoire* "Un camp pour les Tsiganes... et les autres. Les derniers Tsiganes ne furent libérés qu'en 1946 (oui, 1946).

L'occupation et la collaboration allaient aggraver considérablement le sort des Tsiganes. Après plus de soixante ans de silence honteux, cette persécution oubliée revient enfin à la surface.

C'est de ces événements qu'il est question dans le film de Tony Gatlif, [Liberté](#). Nous sommes en 1943, le film s'ouvre sur le cheminement, dans une forêt, d'un convoi de roulottes tirées par des chevaux. Une famille tsigane se dirige vers un village où ils ont l'habitude de faire les vendanges, mais c'est la guerre, tout est plus difficile, la surveillance des gendarmes se rapproche, d'anciens amis deviennent des délateurs. Leur vie devient de plus en plus précaire.

Dans cette précarité ils vont trouver des amis : Claude, un petit « gadjo » qui a perdu sa famille et qui s'attache à eux, le maire du village, qui va essayer de les sauver, l'institutrice, qui est dans la résistance et qui voudrait bien que leurs enfants viennent à l'école.

Un jour les gendarmes viennent les arrêter et les emmènent dans un camp de concentration. Pour les en faire sortir, le maire du village leur vend, pour une somme symbolique, une ferme abandonnée. Ce titre de propriété devrait les faire échapper à la condition de nomades, et permet de les extraire du camp. Mais pour un Tsigane, la vie entre quatre murs est tout simplement impossible. L'appel de la route sera le plus fort, et cette fois les gendarmes et les Allemands ne laisseront pas de chance de salut.

Si le style cinématographique de Tony Gatlif n'est pas celui dont je suis le plus coutumier, ce qui est sans doute le plus réussi dans son film est la façon dont il a réussi à animer pour nous le style de vie, l'âme tsigane. À part quelques comédiens professionnels, ses acteurs sont des Tsiganes venus de Transylvanie, où ils mènent une vie très semblable à celle des personnages qu'ils interprètent.

La première scène dans le camp de concentration (reconstitué avec l'aide de Jacques Sigot) est frappante : après l'agitation perpétuelle du camp de roulottes, c'est l'immobilité sidérée des prisonniers, qui fait comprendre par contraste l'appétit débridé de liberté des Tsiganes. la séquence dans le camp est poignante. J'avais déjà frôlé cette empathie à la lecture du livre formidable d'Isabel Fonseca *Enterrez-moi debout ! : l'odyssée des Tsiganes*. Vous pouvez aussi écouter une belle interview de Tony Gatlif en voyant des [extraits du film](#).

C'est pour moi la grande leçon de ce film : la vie libre et fière des Tsiganes. La liberté et la fierté : des choses dont nous avons bien besoin aujourd'hui, et pour lesquelles les Tsiganes n'ont pas hésité à payer le prix maximum. Sans doute la contribution des Tsiganes à la civilisation mondiale.

Post-scriptum :

J'ai vu ce film au studio Gît-le-Cœur, dans une rue un peu isolée du Quartier latin à Paris, où j'avais vu auparavant Katyn, film d'Andrzej Wajda consacré au massacre des officiers et sous-officiers de l'armée polonaise par les Soviétiques, après entente avec les nazis. Sans doute donc un cinéma qui se voue aux films sur des sujets dont la société française ne veut pas entendre parler.

[1] Le terme plus approprié serait *Roms*, mais il ne me semble pas encore assez entré dans l'usage.